**Homélie Vendredi 23 octobre 2020 – Orcines.**

Messe pour l’Eglise - Jr 23, 1-8 – Psaume 99 – Jn 15, 1-17.

Nous avons aujourd’hui deux images pour évoquer le lien qui nous unit au Christ : le pasteur qui guide ses brebis, la vigne et les sarments. Une image est plus dynamique, en mouvement, le pasteur guide ses brebis, une est plus statique, celle de la vigne, mais le mouvement n’en est pas exclu : il y a une transformation : la vigne doit être purifiée et taillée, elle doit être rendue capable d’atteindre son but, qui est de porter du fruit.

Y-a-t-il un rapprochement possible entre ces deux images du pasteur et du vigneron et le rôle de l’éducateur ou de l’entraineur sportif ? Il semble que oui. Il n’y a de fait pas de sport, de club, sans entraineur, sans éducateur sportif, coach, enseignant. De même qu’il n’y a pas de paroisse sans prêtre, ni de diocèse sans évêque. Il ne suffit pas d’avoir une règle commune, une référence commune, que ça soit les règles d’un sport ou de l’Evangile. Il faut des hommes et des femmes qui vivent et partagent une pratique, une expérience, qui font grandir le désir, qui stimulent et encouragent, qui appellent à aller plus loin, qui rassemblent, qui motivent.

Un des fruits de la présence du pasteur ou de l’entraineur est de lutter contre la peur, de donner confiance : « elles ne seront ni apeurées, ni effrayées, et aucune ne sera perdu, oracle du Seigneur » (Jr). Il s’agit de montrer qu’on est capable, qu’on peut progresser. Dans tous les cas, il y a le souci de la croissance, c’est bien la transformation du disciple que doit viser l’attachement au Christ. Et pour cela, il y a une chose à apprendre, nous dit l’Evangile : garder le commandement et demeurer dans l’amour. On pourrait le traduire en langage sportif : apprendre le bon geste, acquérir une discipline de vie qui permet de progresser, mettre en pratique ce qu’on a appris, aussi bien dans l’entrainement que dans la compétition, dans le match ou l’épreuve.

Mais ça ne doit pas être seulement une discipline extérieure, imposée, mais qu’elle ait du sens, qu’elle soit pratiquée dans l’amour, avec le désir intérieur, le désir de bien faire, de se donner vraiment dans le moment présent avec toute ses capacités, de donner « le meilleur de soi-même ».

Alors peut naître cette relation d’amitié entre le sportif et son entraineur, cette relation d’amitié dont parle Jésus : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis ». Il s’agit de faire entrer dans un processus d’apprentissage de plus en plus conscient, où chacun est responsable, en faisant comprendre l’utilité de l’entrainement, le rôle de chaque geste, le bénéfice de l’effort. C’est le contraire d’un serviteur qui ignore ce que veut faire son maître.

Le rôle d’un pasteur est de guider vers la vie en plénitude : « Je suis venu pour qu’ils aient la vie, et qu’ils l’aient en plénitude » (Jn 10, 10). Cette vie en plénitude est la vie créée à l’image de Dieu, corps et âme, esprit incarné. La religion chrétienne a parfois eu des problèmes avec le corps, dans une mauvaise compréhension de la mort à soi-même. En fait, le corps de l’homme est bien le temple de l’Esprit Saint et la pratique sportive a aidé les chrétiens à donner au corps sa juste valeur, sans idolâtrie ni rejet, sans orgueil ni désespoir. L’Eglise a toujours à apprendre du monde, et en particulier du monde sportif. Elle pourrait s’inspirer des entraineurs sportifs pour entrainer les chrétiens vers la vie éternelle, la vie en plénitude. Mais l’Eglise a aussi à apporter au monde du sport sa vision de la croissance intégrale de l’homme, de la dignité égale de tout homme, de la fraternité universelle, parce que tous sont créés à l’image de Dieu et porteurs de l’étincelle divine.

Père Dominique Barnérias, diocèse de Versailles.